

## XV.

BURCK.

Marguerite, justement effrayée du déplorable état dans lequel son père avait été transporté chez lui, s'était empressée de faire atteler la carriole et d'envoyer un homme à Horb avec ordre d'amener le meilleur médecin de l'endroit. L'homme de l'art avait pansé les nombreuses brûlures du vieux Melzer, préparé lui-même une potion, et s'était retiré en promettant de revenir le lendemain de grand matin. Mais le soir, vers dix heures, Gaspard avait été pris d'une fièvre violente, accompagnée de transport au cerveau. Marguerite et dame Catherine, qui avait passé tout le jour au chevet du malade, pensèrent qu'en l'absence du médecin, la Marannelée pourrait leur composer quelque calmant.

La ménagère alluma donc sa lanterne et s'en alla chez la veuve Wendel. En route, elle rencontra une dizaine de commères qui sortaient de la veillée, et qui, aussitôt, l'entourèrent en l'accablant de questions. La bonne dame se hâta de les satisfaire, et après leur avoir donné tous les détails désirables sur le funeste événement survenu à son maître :

— Maintenant, bonsoir, voisines, ajouta-t-elle au bout d'un quart d'heure, car je suis très-pressée. J'ai laissé mon maître avec une fièvre ardente, et je cours demander à la Marannelée quelque remède qui aide le pauvre homme à dormir un peu cette nuit.

— A la Marannelée ! s'écrièrent d'une seule voix les dignes commères en se regardant entre elles avec tous les signes du plus profond étonnement.

— Eh bien ! sans doute, à elle-même, répondit dame Catherine ; ne vous imaginez-vous pas qu'à cette heure je vais aller à Horb demander au médecin son avis ?

— Vous ferez comme vous l'entendrez, dit Toinette Soguez. Je ne veux pas vous donner de conseil.

— Je sais bien que moi à votre place, reprit Agathe Brœner, je n'irais rien demander à la Wendel pour mon maître.

— Ni moi ! répétèrent les autres en chœur.

— Et pourquoi ? dit la ménagère singulièrement intriguée.

— Pourquoi ! répliqua la première en se penchant confidentiellement à l'oreille de dame Catherine, parce qu'on assure que c'est le fils de la veuve qui, pour se venger de Gaspard Melzer, a incendié, ce matin-là, la métairie.

— Fritz, s'écria la gouvernante avec un geste d'incrédulité, c'est impossible !

— Jésus-Marie ! c'est le bruit qui court, continua la vieille Toinette ; la chose n'est pas invraisemblable. D'ailleurs, le père Kurthil, qui est entré un instant à la veillée, pour allumer sa pipe, nous a dit que, depuis ce matin, les gardarnies étaient en quête de Fritz.

— Si on le cherche, répondit dame Catherine, c'est qu'il n'a pas rejoint son régiment, voilà tout.

— On le cherche, parce qu'il a méchamment mis le feu aux granges du vieux Melzer, insista Toinette. Vous comprenez bien qu'il doit être l'ennemi de votre maître. D'abord, Melzer n'a pas voulu prêter à sa mère la somme que réclamait le sergent Mathias. Puis il a mis à la porte ce galant sabotier, quand il a eu l'effronterie d'aller demander sa fille en mariage. Vous devez en savoir quelque chose, il me semble !

— Ce que je sais, reprit dame Catherine, c'est que Fritz Wendel est incapable de s'être vengé si lâchement de maître Gaspard. Il aime trop mademoiselle, d'ailleurs.

— Je vous répète ce que tout le monde dit dans le village, repartit Toinette Soguez, et pour que tout le monde s'accorde à dire la même chose, il faut bien que ce soit la vérité.

— Vrai ou non, interrompit Agathe Brœner, c'est toujours une mauvaise affaire pour Fritz.

— Pas si mauvaise ! s'écria la Geneviève en poussant sa voisine du coude. Fritz a dû se dire : Le vieux Melzer est trop avare pour survivre à la perte de ses meules et de sa métairie. Une fois le bonhomme mort, rien ne m'empêchera plus d'épouser Gretily ; vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, parfaitement, répondit Cathe-